

Josef SCHMIDT, *Petrus und sein Grab in Rom. Gemeindegründung, Martyrium und Petrusnachfolge in der Offenbarung des Johannes und im Hirt des Hermas*. Hildesheim, Olms, 2010. 1 vol. 15 x 21 cm, 535 p., 13 fig. (THEOLOGISCHE TEXTE UND STUDIEN, 16). Prix : 68 €. ISBN 978-3-487-14483-2.

La pauvreté des renseignements laissés par la tradition sur l'action de Pierre à Rome devait logiquement inciter les spécialistes à essayer d'en savoir davantage et par conséquent à interroger les sources disponibles avec des moyens spéciaux, notamment l'archéologie, à la faveur des fouilles de M. Guarducci, ou des langages nouveaux, notamment grâce à une technique de cryptage héritée en partie du grec, comme le montre l'étymologie, la gématrie. L'action de Pierre et partant le développement de la première communauté chrétienne à Rome seraient contemporains de Claude, Néron et Vespasien. Les deux premiers s'étaient efforcés d'implanter le culte impérial dans la capitale. Selon J. Schmidt, l'auteur de l'*Apocalypse* (l'Ômega), en réalité un certain Ioannes Marcus, qui n'avait rien à voir avec le Saint de Patmos, avait travaillé, non pas en Asie Mineure, comme l'affirme la tradition érudite, mais à Rome. En effet, il avait une connaissance extrêmement précise des tombes de Pierre et de Paul, et il aurait contribué à orchestrer le message du premier. D'ailleurs, dans Ap 2, 9 on devrait chercher dans le Ἰουδ-ΑΙΟΥΣ du texte une référence, non pas au peuple de Jésus, mais aux Romains (Ρομ-ΑΙΟΥΣ). On devrait établir un autre rapprochement. L'*Épître aux Romains* (16, 14) cite un certain Hermas exerçant dans la communauté des fonctions déterminées ; on devrait reconnaître en lui le bénéficiaire, baptisé par Pierre lui-même, de la révélation du *Pasteur*. Relevant tous deux du même genre littéraire, l'*Apocalypse* et le *Pasteur d'Hermas* useraient d'un langage crypté semblable pour dissimuler l'enseignement de Pierre, puis l'endroit où reposaient ses restes et enfin les structures théologiques de l'Église primitive. Certes, on doit créditer J. Schmidt d'une érudition prodigieuse et d'une parfaite connaissance du Nouveau Testament, qui se doublent d'une imagination débordante. Elles lui permettent une reconstitution étonnante, pour ne point écrire romanesque, de l'histoire de l'Écriture et des premières décennies de l'évangélisation. Auteur du premier évangile (l'Alpha) Ioannes Marcus aurait, par l'intermédiaire du gardien de la mémoire de Pierre, Hermas, répercuté son message. Originaire de Rome, Hermas fut invité chez la compagne de jeux de sa lointaine enfance, Rhode ; dans sa villa d'Anagni, il fit la connaissance de Pierre et il eut l'occasion de découvrir l'Évangile de Marc, encore inachevé, qu'il contribua à diffuser. De son nom complet, Rhode Valeria Messala Messalina était d'ailleurs apparentée à celle qui fut la troisième épouse de l'empereur Claude, aux débordements légendaires. Hors les Évangiles, les Actes et les récits apocryphes, la Vierge Marie, comme personnage historique, n'a guère laissé de trace utilisable à des fins biographiques. On nous apprend qu'elle vécut au moins jusqu'au moment où Néron monta sur le trône (p. 216), et qu'elle serait morte pratiquement octogénaire. L'hémorroïsse de Mc 5, 25-34 serait en réalité la mère de Jésus elle-même, à laquelle le Messie s'adressa en l'appelant « ma fille ». Que sa gématrie joue à la fois sur le grec et le latin (voir, par exemple, p. 103 ; 203 ; 403 ; 448), voire sur les trois langues sacrées ne paraît pas gêner, sur le plan de la logique, le savant exégète : les premiers chrétiens étaient décidément bien plus savants qu'on ne le croyait jusqu'ici. On aura compris qu'examinée de la sorte l'Écriture prend une signi-

fication qui n'a le plus souvent qu'un rapport assez lointain avec la lettre de l'original. Un seul exemple suffira. Lors de sa prédication à Athènes (Ac 17, 34), Paul réussit à opérer la conversion du fameux Denys l'Aréopagite ainsi que d'une femme nommée Δάμαρις, dans laquelle chacun a reconnu Marie la mère de Jésus (p. 299) ! On ajoutera que le *Pasteur* fait l'objet lui aussi d'une très longue étude au cours de laquelle sont fournies d'importantes portions du texte en traduction. On s'étonne de ne point voir citée dans la bibliographie la savante et pénétrante édition de R. Joly (*Hermas. Le Pasteur*, Paris, 1958, SC 53). Manifestement, le livre de J. Schmidt, illustré de treize croquis ou photographies, cherche à fournir une caution littéraire aux découvertes archéologiques de M. Guarducci (1958 et 1975). Emportera-t-il pour autant la conviction ? Pas celle duenseur en tout cas. La gématrie dont il fait ici un usage presque constant est-elle davantage qu'un pur jeu intellectuel ou obéit-elle à des règles précises ? On échappe difficilement à l'impression que l'ouvrage est constitué d'une série d'articles réunis afin d'établir une thèse. En outre, on a du mal à en dresser un plan clair. Enfin, les redites y sont légion. L'excès de recherche dans le détail finit par nuire à la démonstration. Fort bien présenté au demeurant, le livre est muni d'une riche série d'appendices et de tous les répertoires d'usage, mais, curieusement, point d'un chapitre conclusif.

Jacques SCHAMP

Myrrha LOT-BORODINE, *La déification de l'homme selon la doctrine des Pères grecs*. Paris, Le Cerf, 1970 [2011]. 1 vol. 13,5 x 19,5 cm, 290 p. (ORTHODOXIE). Prix : 24 €. ISBN 978-2-204-09028-5.

Le présent livre bénéficie d'une manière de célébrité qui lui vaut d'être publié une deuxième fois après quelque quarante ans (1^e édition, 1970). Il est composé de trois articles déjà anciens (respectivement de 1932-1933, 1939 et 1950) et de dimensions variables intitulés dans l'ordre « La doctrine de la "déification" dans l'Église grecque jusqu'au XI^e siècle » (p. 19-183), « La doctrine de la grâce et de la liberté dans l'orthodoxie gréco-orientale » (p. 185-235) et « La béatitude dans l'Orient chrétien. *Mysterium spei* » (p. 237-278). À l'époque où elles furent rédigées, ces pages inspirées ont contribué à la découverte de la mystique byzantine en Occident, comme le rappelle le Cardinal Jean Daniélou, qui, dans la préface, en dégage le contenu. On retiendra ici seulement quelques points forts des doctrines formulées par les théologiens orientaux, dans l'interprétation de M. Lot-Borodine. Au Paradis terrestre, le surnaturel aurait été la nature véritable de l'homme qui forme le lien entre le Logos et la matière. Frappé à l'effigie de Dieu, l'homme est un miroir que la déchéance a déformé. La patristique grecque voulut restituer au miroir sa pureté originelle et par conséquent mener à bonne fin l'œuvre divine interrompue avant même d'être commencée. Soucieuse de retrouver un héritage perdu, la sainteté orthodoxe n'a jamais connu les délices et les folies de la Croix, mais bien des signes précurseurs de la chair divine, luminosité, lévitation notamment. L'Orient grec a toujours ignoré le culte de la douleur. Le mal réside dans l'usage déraisonnable et abusif des choses ; il est par conséquent consentement au plaisir et ablation des désirs dirigés vers Dieu, car la spiritualité orientale est entièrement vouée à la contemplation. Amour et connaissance y vont de pair. Quand l'âme est unifiée à sa pointe, la monade trine se révèle